



**HAL**  
open science

## Traduction comme communication interculturelle : est-ce que la linguistique peut y prendre part ?

Elżbieta Tabakowska

### ► To cite this version:

Elżbieta Tabakowska. Traduction comme communication interculturelle : est-ce que la linguistique peut y prendre part ?. Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2008, Aspects sociologiques et anthropologiques de la traduction, 7, p. 103-112. hal-02173436

**HAL Id: hal-02173436**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02173436>**

Submitted on 4 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS



**ASPECTS SOCIOLOGIQUES  
ET ANTHROPOLOGIQUES  
DE LA TRADUCTION**

**No 7/2008**

Collection :  
LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS, N° 7

**ASPECTS SOCIOLOGIQUES  
ET ANTHROPOLOGIQUES  
DE LA  
TRADUCTION**

Sous la rédaction de  
Zofia Mitosek  
Anna Ciesielska-Ribard

CENTRE DE CIVILISATION POLONAISE (UNIVERSITE DE PARIS-SORBONNE)  
FACULTE DE LETTRES POLONAISES (UNIVERSITE DE VARSOVIE)

Paris – Varsovie 2008

**ELŻBIETA TABAKOWSKA**

UNESCO / Université Jagellonne  
Pologne

## **TRADUCTION COMME COMMUNICATION INTERCULTURELLE : EST-CE QUE LA LINGUISTIQUE PEUT Y PRENDRE PART ?**

*Voir n'est pas seulement une question de l'oeil  
Voir signifie connaître en profondeur.*

(Julia Hartwig, *Sztuka patrzenia* [L'art de regarder])

### **1. Status quo ante**

Dans les sciences sociales contemporaines, la communication interculturelle commence à gagner une position de premier plan, entrant dans les recherches d'anthropologues, mais aussi de sociologues, de linguistes ou de spécialistes de la littérature. Comme la communication interculturelle concerne les phénomènes qui se produisent dans une zone limitrophe entre deux ou plusieurs cultures différentes, il nous faut commencer par définir la notion même de culture, notion clé pour nos futures considérations. La tâche n'est pas aisée : dans les dictionnaires, les encyclopédies et dans la littérature spécialisée, nous pouvons trouver des centaines de définitions diverses.

En général, « la culture » peut être définie comme :

*présence de différences intrasèques collectives dans les modèles et dans le répertoire de comportements, acquises et transmises d'une génération à l'autre*  
(Sinha 2007).

Si nous essayons de limiter cette définition aux phénomènes linguistiques et tentons de la préciser davantage, il s'avère utopique de ne songer qu'à une seule définition qui recevrait un consensus universel. Adoptons donc l'attitude la moins discutable : en parlant de la culture, nous allons parler d'un système de valeurs, des modèles de l'organisation sociale et des règles qui sont à la base de toute structure existante dans une société donnée.

Une telle conception de la culture est adoptée par ces courants de la linguistique contemporaine qui, tout en abandonnant la formalisation et la mise en formes

strictes, se servent de linguistique pragmatique. La pragmatique, considérée encore récemment, comme la soeur cadette de la linguistique « dure », renforce peu-à-peu sa position, et la communication au niveau de la langue (et en particulier la communication interculturelle) devient un champ de recherches que l'on peut – et même l'on doit – cultiver sans honte et avec profit.

De même, on constatera une attitude semblable envers la communication (inter)culturelle dans la théorie de la littérature, où l'interprétation d'une oeuvre littéraire – ce plus haut produit de la culture – se réfère inéluctablement au fond culturel, en cherchant la réponse à la question, ridicule mais inévitable et essentielle, de « ce que l'auteur veut dire ? ». Tandis que l'autre question, tout aussi importante, de « la manière avec laquelle l'auteur dit ce qu'il veut dire » est traditionnellement traitée comme marginale.

C'est sur ce fond, au cours des dernières décennies, que se sont développées les études sur la traduction, le fameux domaine des *translation studies*, qui n'a pourtant pas trouvé sa propre autonomie, ni une appellation généralement acceptée. Dans la classification des sciences humaines, un lien évident entre la culture et les études sur la traduction, cette dernière comprise aussi bien comme processus que comme produit, situait traditionnellement ce type d'études plus près de la théorie de la littérature que de la linguistique. Cependant, l'inspiration des théories transformatives-générationelles de la langue a conféré à l'orientation « linguistique » dans les études sur la traduction un nombre considérable de propositions théoriques bien connues.

Dans la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, la rupture entre les théories « littéraire » et « linguistique » de la traduction, reflet du précipice traditionnel entre la théorie de la littérature et celle de la linguistique, tend à s'aggraver progressivement. Le désintérêt réciproque dans le meilleur cas, ou même l'hostilité ouverte, ne favorisaient pas l'intégration qui aurait pu mettre en valeur les éléments communs aux deux disciplines : leurs liens avec la culture et – dans le cas de la recherche contrastive (aussi bien littéraire que linguistique) et des études sur la traduction – une interculturalité largement comprise.

## 2. Status quo

Dans la théorie de la traduction, le célèbre « retour à la culture » (*the cultural turn*) a coïncidé dans le temps avec la « seconde révolution cognitive » en linguistique. Pour les études sur la traduction, cela signifiait l'acceptation du fait que chaque texte était enraciné dans une culture définie et qu'il fallait donc considérer la traduction comme un processus survenant non seulement entre deux langues, mais aussi entre deux cultures, et le traducteur comme un virtuose de la communication interculturelle *par excellence*. La naissance de la nouvelle école de

linguistique, appelée aujourd'hui « linguistique cognitive », signifiait l'abandon des règles algorithme à la Chomsky et le retour vers l'expérience, fondement de la connaissance et de la langue, ainsi que vers la signification « incarnée » qui naît de la compréhension humaine d'événements se produisant dans un contexte défini, peut-être avant tout, dans le contexte culturel. Le rapprochement entre les représentants des deux disciplines est ici évident. Le retour culturel et la seconde révolution cognitive sont devenus l'annonce certaine d'un rapprochement réel entre la linguistique et les études sur la traduction, même si l'intégration est peut-être encore incomplète.

Le « retour à la culture » dans la linguistique, et plus particulièrement dans la linguistique cognitive, a suscité un nouvel intérêt pour des espaces particuliers de la langue : on a commencé à étudier les correspondances culturelles du contenu et de la structure du lexique, en décrivant en particulier les étiquettes créées pour décrire des réalités différentes du point de vue culturel, et ceci selon la règle « pas de notion, pas de mot ». Ce problème fondamental a été, depuis longtemps, l'objet d'intérêt des théoriciens et des praticiens de la traduction.

La linguistique cognitive « anthropologisante » s'est intéressée relativement tôt aux rituels linguistiques – formules de politesse, locutions figées et conditions de leur distribution. Les rituels linguistiques sont connus de tous ceux qui pratiquent la traduction, il s'agit même d'exemples typiques de l'intraduisible. Ces questions ont été analysées dans une littérature abondante qu'il est impossible de citer ici, et dont les développements semblent aujourd'hui, avec la perspective du temps écoulé, par moment triviaux. En revanche, ce qui est moins trivial, ce sont les liens entre la culture et la grammaire, notamment les différences d'expressivité (saliences) de certaines catégories grammaticales, différences conditionnées par le contexte culturel que les cognitivistes ont observé en premier. Ainsi, on a constaté (grâce à l'inspiration plus ou moins consciente de travaux antérieurs d'Edward Sapir ou ceux de Benjamin Lee Whorf) que des sociétés différentes classent différemment des notions et des objets (p. ex. les couleurs, les plantes, les denrées alimentaires, etc.) ou bien elle adoptent des règles différentes dans l'attribution de genres grammaticaux aux étiquettes linguistiques. En se basant sur ce type d'études, Anna Wierzbicka, qui défend l'idée d'enracinement de la langue dans la culture et qui a créé la notion d'*ethnosyntaxe*, a proposé le modèle de *cultural script*, d'inscription culturelle. Ce modèle permet de décrire « l'écoulement naturel des événements » – il est un reflet des normes qui, à leur tour, trouvent son reflet dans la langue (Wierzbicka 2006).

L'*ethnosyntaxe* propagée par Wierzbicka et ses successeurs analyse les liens entre la connaissance d'une culture, les attitudes précises ainsi que le comportement du locuteur et les moyens morphologiques et syntaxiques qu'il utilise dans des situations concrètes de communication (Enfield 2004 : 3). Autrement dit, l'*ethnosyntaxe* étudie les liens entre les modèles grammaticaux et la manière de penser.

Les études citées plus haut se retrouvent toutes dans le modèle de la langue proposé par Ronald Langacker, linguiste américain, considéré comme un des « pères fondateurs » de la linguistique cognitive. Considérant que la langue reflète le fonctionnement de l'esprit humain, enraciné inévitablement dans le contexte biologique et culturel, Langacker soutient que la fonction symbolique de la langue ne concerne pas seulement les mots, mais aussi des schémas permettant de les relier dans des unités plus importantes : selon le slogan de Langacker, désormais classique, « la grammaire remplit une fonction symbolique ». Les coutumes linguistiques d'une société, conditionnées par la culture, peuvent donc être décrites non seulement au niveau d'un texte concret, mais aussi au niveau de schémas abstraits.

### **3. Conséquences**

L'acceptation des thèses fondamentales de la linguistique cognitive a d'importantes conséquences pour la traductologie. En premier lieu, il faut enfin admettre que deux langues ne peuvent pas dire exactement la même chose et parler de la même chose, ainsi la parfaite traduisibilité reste une fiction, commode parfois aux yeux des théoriciens. Les usagers des différentes langues créent, pour leurs propres besoins, des images linguistiques différentes du monde, et comme ces réalités ne sont pas en totalité identiques, les langues qui sont leur reflet ne sont pas non plus parfaitement traduisibles de l'une à l'autre.

En deuxième lieu, comme la grammaire symbolise aussi des contenus transmis par les locuteurs et comme ces contenus restent inévitablement plongés dans la culture, la traduction de la grammaire signifie en réalité la traduction de la culture (voir à ce sujet : Tabakowska, 2002).

### **4. Deux études : la poésie et le datif polonais**

Pour illustrer le lien, proposé plus haut, entre la culture, la grammaire et la traduction, j'ai choisi la catégorie du datif en polonais. C'est un espace linguistique où les différences entre les langues slaves (p. ex. la langue polonaise) et les langues germaniques (p. ex. la langue anglaise) ou les langues romanes (p. ex. la langue française) se dessinent avec une netteté particulière. Un système morphologique des déclinaisons riche dans les langues slaves, comparé à leur présence résiduelle dans les langues appartenant à d'autres familles linguistiques, constitue de toute évidence une complication pour les traducteurs. En général, on admet que ce sont les relations syntaxiques qui constituent la source principale des difficultés

dans la traduction, ce qui, dans le cas de la poésie, nécessite en outre de rendre la rime ou le rythme de la phrase. On néglige souvent le fait que le cas grammatical symbolise un contenu précis, qui doit être gardé dans la traduction. L'approche proposée par la linguistique cognitive marque un changement substantiel de l'attitude du traducteur envers le texte.

Le datif dans la langue polonaise est devenu l'objet de plusieurs études détaillées dans les publications concernant la linguistique cognitive. En particulier, il faut citer les monographies de Brygida Rudzka-Ostyn (1992) et de Ewa Dąbrowska (1997). L'esquisse présente n'est pas une étude théorique supplémentaire sur le sujet, nous allons donc limiter les informations puisées dans ces travaux au minimum, en constatant seulement que la signification générale du datif (comme catégorie grammaticale) est de désigner la sphère d'influence (*sphere of influence*) :

sphère abstraite, embrassant *toutes les personnes, objets, lieux, faits, possibilités, sentiments, etc. associés à l'individu (catégorie dont l'homme est le prototype) d'une manière si proche, qu'il est probable que tout changement les concernant, concerne par là-même cet individu* (Tabakowska 2000 : 261).

En comparaison à cette signification du datif, celle du génitif est définie comme le rapport à son référent, par l'intermédiaire d'un autre objet. Ainsi, dans la langue polonaise, on peut dire : *Żona Piotra zachorowała* (La femme de Pierre est tombée malade), signalant à l'aide du génitif « l'appartenance » ou bien le rapport de *la femme* envers *Pierre* ; mais on peut dire aussi : *Żona Piotrowi zachorowała* (La femme est tombée malade, à Pierre), en choisissant le datif pour souligner que cette maladie est en quelque sorte entrée dans la sphère d'influence de Pierre, le touchant personnellement. Comme nous allons le voir par la suite, il n'est pas facile de rendre cette nuance de signification dans la traduction en langue non-slave.

La conséquence sémantique d'une telle sphère d'influence abstraite est un élargissement de la signification : le propriétaire de la sphère dispose ou ne dispose pas de la possibilité d'exercer un contrôle sur les événements. On voit bien cet élargissement de la signification du datif à travers l'emploi du pronom réfléchi. Dans les constructions de ce type, le sujet agit sur sa propre sphère d'influence : *Jaś zepsuł sobie komputer* (comp. *Jaś zepsuł swój komputer*) [Jean s'est cassé l'ordinateur (comp. Jean a cassé son ordinateur)]. La spécificité de la langue polonaise (et aussi p. ex. de la langue russe) est l'emploi de cette structure également avec les verbes intransitifs : *Pływał sobie w basenie* (Il (se) nageait dans la piscine).

C'est à cette structure que je voudrais, dans la suite de cet essai, consacrer une brève analyse de la traduction de deux extraits de poésies polonaises.

#### 4.1. Wisława Szymborska, « Koniec i początek » (ZNAK 1993)

##### *Koniec i początek*

*Po każdej wojnie  
ktoś musi posprzątać.  
Jaki taki porządek  
sam się przecież nie zrobi.*

*Ktoś musi zepchnąć gruzy  
na pobocza dróg,  
żeby mogły przejechać  
wozy pełne trupów.*

*Ktoś musi grzęznąć  
w szlamie i popiele,  
sprężynach kanap,  
drzazgach szkła  
i krwawych szmatach.*

*Ktoś musi przywlec belkę  
do podparcia ściany,  
ktoś oszklić okno  
i osadzić drzwi na zawiasach.*

*Fotogeniczne to nie jest  
i wymaga lat.  
Wszystkie kamery wyjechały już  
na inną wojnę.*

*Mosty trzeba z powrotem  
i dworce na nowo.*

*W strzępach będą rękawy  
od zakasywania.*

*Ktoś z miotłą w rękach  
wspomina jeszcze jak było.  
Ktoś słucha*

*przytakując nie urwaną głowę.  
Ale już w ich pobliżu  
zaczną kręcić się tacy,  
których to będzie nudzić.*

*Ktoś czasem jeszcze  
wykopie spod krzaka  
przeżarte rdzą argumenty  
i poprzenosi je na stos odpadków.*

*Ci, co wiedzieli  
muszą ustąpić miejsca tym,  
co wiedzą mało.  
I mniej niż mało.  
I wreszcie tyle co nic.*

*W trawie, która porosła  
przyczyny i skutki  
**musi ktoś sobie leżeć**  
z kłosem w zębach  
i gapić się na chmury.*

##### *The End and the Beginning*

*A. ....  
**In the grass that has overgrown**  
*causes and effects,*  
**someone with an ear of wheat between teeth**  
**must be resting**  
*and gazing upon clouds.**

(trad. Regina Grol, *Ambers Aglow*, Host Publications, 1996)

**B.** .....

*Someone has to lie there  
in the grass that covers up  
the causes and effects  
with a cornstalk in his teeth,  
gawking at clouds.*

(trad. Stanisław Barańczak et Clark Cavanagh,  
*View with a Grain of Sand*, Faber & Faber 1993)

La dernière strophe du poème contraste avec les précédentes : il faut définitivement « faire le ménage » après la guerre, non seulement ses moindres traces doivent être couvertes d’herbe, mais aussi la mémoire des atrocités doit s’effacer chez les générations suivantes, pour que l’on puisse reposer insoucieux sur cette herbe, sans que les souvenirs terribles troublent le plaisir du repos.

En utilisant la sémantique du datif (*sobie leżeć* [être couché]), on doit rendre ce quelque chose qui nous touche d’une manière plaisante, positive. D’où vient alors cette axiologie positive ? Cette question a troublé certains linguistes polonais, qui ont essayé de démêler le mystère apparent de la distribution de ce pronom. Pourquoi peut-on dire : *Czytam sobie książkę* (Je lis le livre), *Idę sobie na spacer* (Je vais me promener) tandis que des phrases comme *Placzę sobie* (Je pleure) ou bien *Pracuję sobie na pięciu etatach* (Je travaille dans cinq institutions) sonnent bizarrement ou bien sont inadmissibles (elles sont « agrammaticales » comme dirait un linguiste d’une autre école). La réponse est très simple : on ne se souhaite à soi-même que du bien, on évite de s’imposer des choses désagréables ou négatives. Ainsi *sobie leżeć* du poème de Szymborska doit être interprété comme une manière de reposer sur l’herbe qui produise, à celui qui est couché, un plaisir insouciant.

Autrement dit, la signification « grammaticale » du pronom *sobie* (se) dans la dernière strophe du poème, peut être schématiquement présentée comme « ce que fait le référent du pronom, lui produit un plaisir, lui est agréable, etc. ».

Toute cette discussion peut donner l’impression de « couper les cheveux en quatre ». Finalement ce n’est qu’un pronom au datif – est-ce qu’un tel détail mérite toute cette attention ? Le théoricien et le critique de la traduction ont pourtant le devoir de répondre eux-mêmes (et à leurs lecteurs) à la question suivante : pourquoi aucune des traductions du poème en anglais ne rend cette atmosphère d’insouciance et de plaisir ? On ne peut pas dire que les traducteurs n’ont pas compris l’original : les efforts pour compenser la signification que porte *sobie*, en témoignent. Grol remplace l’original *leżeć* (coucher) par le mot anglais *rest* (se reposer) ; Barańczak et Cavanagh, l’original *gapić się* par un très

parlé *gawk*. [Dans la traduction française de Jeżewski : *se coucher et bailler aux corneilles dans les nuages.*]<sup>1</sup>

Aucune des deux traductions en anglais – excellentes par ailleurs – ne rend le contraste, crucial pour l'expression du poème, entre le rangement du monde, empoisonné par le souvenir des événements que l'on doit effacer et l'insouciance de ceux qui non seulement ne sont plus obligés de faire le ménage, mais tout simplement ont déjà tout oublié. Cette idée d'un changement d'attitudes, définitif, inévitable et historique, se perd dans la traduction. Elle se perd, car elle devait se perdre. Le diable de l'intraduisibilité, comme tout autre diable, reste dans les détails – celui qui torture les traducteurs s'est caché dans le pronom réfléchi au datif.

#### 4.2. Julia Hartwig, « Mówiąc nie tylko do siebie » (*Czułość*, ZNAK 1992)

*Mówiąc nie tylko do siebie*

*Zrób sobie trochę więcej miejsca, ludzkie zwierzę.  
Nawet pies rozpycha się na kolanach pana, żeby poprawić sobie legowisko,  
a kiedy trzeba mu przestrzeni, biegnie naprzód nie zwracając uwagi  
na przywoływania.  
Jeśli nie udało ci się otrzymać wolności w podarunku, żądaj jej tak samo  
odważnie jak mięsa i chleba.  
Zrób sobie trochę więcej miejsca, duma i godności człowiecza.  
Pisarz czeski Hrabal powiedział : tyle mam wolności, ile jej sobie wezmę.*

*Talking Not Just to Myself* [Ne parlant pas qu'à soi-même]

*Make some more room for yourself, human animal. [Fais-toi un peu plus de place...]  
Even a dog spreads on the master's lap to make  
itself comfortable, and when it needs space, [quand il a besoin d'espace...]  
runs ahead, paying no attention to any summons.  
If you have failed to receive freedom as a gift, [si tu n'as pas réussi de recevoir...]  
demand it as courageously as you'd demand meat  
and bread.  
Make some more room for yourself, human pride [Fais-toi en peu plus...]  
and dignity  
The Czech writer Hrabal said : I'll have as much  
freedom as I take.*

(trad. Regina Grol, *Ambers Aglow*, Host Publications, 1996)

<sup>1</sup> *La fin et le commencement*, dans : *Dans le fleuve d'Héraclite*, traduction de Christophe Jeżewski.

Regardons, pour commencer, les phrases *trzeba mu* et *udało ci się* (il a besoin et tu as réussi). Dans le jargon linguistique, on dirait que les référents des pronoms personnels au datif subissent l'influence d'événements qui entrent dans leur sphère, sans que le chien dont on parle dans la première phrase et l'humain auquel s'adresse le sujet lyrique dans la deuxième décident de ces événements. Les choses arrivent tout simplement, elles se font « toutes seules », tout en restant en dehors de leur contrôle.

Comparons maintenant les équivalents standard de ces deux phrases en anglais et en français :

**A. : it needs, you have failed**

**F. : il a besoin, tu n'as pas réussi**

Dans les deux cas, le sujet de l'action décide de son écoulement, et il en est responsable. En évoquant l'équivalent de phrases comme *udało ci się* (tu as réussi) dans la langue russe, Wierzbicka parle du « fatalisme de la grammaire russe » (1999 [1994] : 392 ff). Elle prétend que dans la culture russe la conviction de l'existence de certains aspects du monde et de la vie humaine qui doivent rester en dehors de l'esprit humain et des institutions créées par l'homme, est profondément enracinée. Il semble que la langue polonaise soit, sous cet aspect, le reflet d'un trait culturel analogue. Nous disons : *Jest mi niedobrze* (J'ai la nausée), *Odjęło mu rozum* (Il a perdu l'esprit), *Nie chce się jej pracować* (Elle n'a pas envie de travailler), etc., et dans toutes ces déclarations, nous rejetons la responsabilité de ce qui « les » atteint en pénétrant dans leur sphère d'influence, sur des forces inconnues, souvent menaçantes et surnaturelles.

A côté des structures impersonnelles avec le datif, celui qui pratique la langue polonaise dispose aussi d'autres structures. Dans le poème de Julia Hartwig, nous constatons des constructions de type : *zrób sobie* (fais-toi), *poprawić sobie* (améliorer, aménager), *wezmę sobie* (je vais me prendre). Contrairement aux exemples cités ci-dessus, le datif du pronom réfléchi *sobie* nous dit non seulement que les conséquences de l'action du sujet entrent dans sa sphère d'influence et elles exercent réellement cette influence sur lui, mais aussi que le sujet profite effectivement et d'une manière active, ou bien va profiter, de ce qu'il a fait pour lui-même. Remarquons la différence subtile : tandis que la phrase *dla siebie* (pour soi-même) ne définit que la direction, le but d'action, *sobie* implique que cette action « est effectivement entrée », « entre » ou « va entrer » dans la sphère d'influence du sujet. La langue anglaise d'une manière conventionnelle exprime seulement la première de ces deux significations :

**A. : to myself, for yourself**

en soulignant la distance entre l'action et les limites de la sphère d'influence du sujet. La langue française se débrouille mieux :

**F. : fais-toi**

Comme chez Szymborska, le sens général du texte de Julia Hartwig repose sur le contraste entre le manque de contrôle de ce qui nous arrive, c'est-à-dire entre le fatalisme et un contrôle conscient de notre propre vie. Comme chez Szymborska, dans ce cas, la signification est une « signification grammaticale », et la traduction, en anglais, se révèle impossible par manque de moyens grammaticaux adéquats.

On pourrait de nouveau se demander pourquoi occuper son temps à des détails aussi subtils. Le linguiste est obligé de le faire, mais le théoricien ou le critique de la traduction ? Dans une interview Julia Hartwig a dit :

*L'homme est un être indépendant, et sans prendre en compte sa situation, il décide de son propre sort, du moins dans le sens intérieur, en lui donnant son accord ou bien en protestant contre ce qui se passe.*

Ce credo reprend les paroles que prononce à la fin du poème de Hartwig « l'écrivain tchèque Hrabal ». Un pronom de moins, un datif de moins, et l'expression du poème en traduction anglaise devient moins éloquente...

Trad. par Elżbieta Jogała

#### **Bibliographie :**

- Dąbrowska Ewa (1997), *Cognitive Semantics and the Polish Dative*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- Enfield Nick J. (éd.) (2004 [2002]), *Ethnosyntaxe. Explorations in Grammar and Culture*, OUP.
- Langacker Ronald W. (1994), « Culture, cognition and grammar », dans : M. Pütz (éd.), *Language contact language conflict*, John Benjamins, pp. 25-53.
- Rudzka-Ostyn Brygida (1992), « Case relations in cognitive grammar. Some reflexive uses of the Polish dative », *Leuvense bijdragen*, 1-3, pp. 327-373.
- Sinha Chris (2007), « Language as a biocultural niche and social institution ». 10 International Cognitive Linguistics Conference, Kraków 15-20 July, 2007.
- Tabakowska Elżbieta (2000), « Słowniczek terminów z dziedziny językoznawstwa kognitywnego », dans : Brygida Rudzka-Ostyn, *Z rozważań nad kategorią przypadku*, UNIVERSITAS, pp. 255-262.
- (2002), « Tłumaczenie gramatyki czy przekład kultury ? », dans : Wł. Chłopicki (éd.), *Język trzeciego tysiąclecia II. Polszczyzna a języki obce : przekład i dydaktyka*, Tertium, pp. 71-80.
- Wierzbicka Anna (1999 [1979]), « Etnoskładnia i filozofia gramatyki », dans : *Język – umysł – kultura*, PWN, trad. K. Korzyk. 341-401.
- (2006 [2002]), « Russian Cultural Scripts : The Theory of Cultural Scripts and its Applications », dans : P. P. Chruszczewski, M. Garcarz, T. P. Górski (éd.), *At the Crossroads of Linguistic Sciences*, Tertium, pp. 77-112.